

façon insuffisante ; aussi nous contenterons-nous de ranger Sancho et son âne parmi les chevaliers du Bons-Sens.

Il y en aurait bien d'autres à citer dans les œuvres de toutes les époques ; mais leur nombre même excuse toutes les omissions, dans une étude aussi brève et aussi fantaisiste que celle-ci.

Notre siècle a connu l'*Ane mort ou la femme guillotinée*, de Jules Janin. Charlot, c'est le nom de cet âne, symbolise les vertus domestiques, vendues, déshonorées, tuées en un mot, par cette femme qui va expier sa faute sur l'échafaud. Il y a l'*Ane* de Pierre Dupont, sans prétention au bon sens ni à la vertu, celui-là, mais paillard, farceur et se laissant peu troubler par les révolutions de ménage auxquelles il se trouve mêlé bien involontairement. Il y en a sans doute bien d'autres encore, mais l'énumération a été déjà longue et il est temps de la terminer par un âne dont le père passe pour être le plus grand poète du dix-neuvième siècle.

Fort heureusement pour Victor Hugo, l'*Ane* n'est pas son seul titre à l'admiration de la postérité, car il ne suffirait pas à justifier la renommée dont le poète a joui pendant sa vie, et les honneurs qui ont transformé sa mort en apothéose. Qu'est-ce que cette bourrique qui s'appelle Patience, qui a parcouru deux fois le cycle entier des connaissances humaines et qui, redescendue de ces hauteurs, se permet de tenir tête aux philosophes et de condamner l'homme ? De quel droit reprend-elle sous une forme triviale les sublimes gémissements de l'*Espoir en Dieu* ? De quel droit critique-t-elle avec une mauvaise foi et un parti pris évident la conduite de l'homme à l'égard des enfants, des génies, de la création, de la société et de lui-même ? Que n'est-elle retournée, dès la première page, brouter l'herbe fleurie et se gratter « l'échine aux bons cailloux du vieux globe éternel ? »